

EUGÈNE SAVITZKAYA

LA DISPARITION DE MAMAN



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 1982 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire
intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 3, rue Hautefeuille, 75006 Paris.

ISBN 2-7073-0610-X

Le jour est passé. Les fumées encombrant le ciel : mon enfant est morte, ma malheureuse petite sœur toujours pourchassée, toujours pincée, giflée, égratignée, balayée, éclaboussée, toujours battue, toujours punie et dévorée et poussée dans le trou ; ma ferme pue, ma ferme brûle, mes oies sont parties, mes moteurs sifflent, mes machines sont froides, ma maison tremble ; la guerre, elle, continue.

Je t'aimais. Je t'écrivais. Je t'appelais. Ma petite sœur est sur le toit, le toit le plus haut, le plus pointu ; elle lance des ardoises sur les garçons et ne veut plus s'habiller. Elle laisse pousser ses cheveux et y noue des fleurs, de l'herbe, des plumes et des rubans. Mon père voudrait l'attraper et la tondre mais il n'y parvient pas, il n'y parviendra jamais, car il est trop lourd, trop lent, il dérape quand il court après sa fille dans le jardin.

Mon vélo rouge me conduisait à la poste ; il aurait pu me conduire jusqu'à toi, mais je n'avais pas assez de force, mes muscles étaient mous et je ne pouvais me déplacer davantage.

Le vélomoteur rouge me conduisait à la poste.

Je ne serai plus gentil. Je ne me cacherais plus dans ce désordre, ce mélange infâme d'objets vieux et d'ordures.

Je suis propriétaire d'une maison qui, d'un moment à l'autre, dans l'instant peut-être, va s'écrouler avec un bruit de falaise qui s'abat, de falaise de craie qui tombe dans l'eau et s'y dissout, de vague qui s'aplatit, de termitière qui explose, de porte qui claque. Ce ne sera pas un vacarme : à peine un souffle. Il n'y aura aucun bruit, simplement une fumée légère, poussière qu'un petit vent aura vite chassée du jardin. Et le jardin restera vide, terrain en friche avec un léger cratère au milieu où le bâtiment aura disparu. Et je me construirai une cabane dans le potager, un abri de quelques planches, de quelques feuilles.

Il n'y aura plus de travaux à entreprendre pour maintenir debout une baraque de vieilles pierres, pour consolider toits et cheminées, pour astiquer les clenches et polir les marbres, pour épousseter les statuettes en grès flammé ou en porphyre et les atlantes supportant les pesants linteaux, les atlantes barbus et les bergères nues. Plus jamais aucun peintre, de blanc vêtu, n'apparaîtra parmi les violettes ni ne dressera son échelle contre le mur rouge.

Ma petite sœur est blanche. Dans les étables repassées à la chaux, elle peint des chevaux qui courent et qui s'effondrent, qui galopent jusqu'à l'épuisement et qui s'effondrent devant la mer, sur la plage peuplée de baigneurs, des chevaux noirs et des maisons sans portes ni fenêtres ; elle a dessiné, dans sa paume, un serpent aussi fin qu'une aiguille ou qu'un dard de guêpe et elle le décore de minuscules fleurs jaunes et de feuilles de buis, puis elle l'entoure de flammes, puis elle lui coupe la tête et il saigne ; on ne voit pas où sa

queue se termine tant elle est mince. A trois heures de l'après-midi, il y a du feu dans les champs et une charrette contenant un bon chargement de tuiles traverse la rue.

Je ne me souviens que d'un animal en caoutchouc que j'aimais particulièrement, avec lequel j'ai vécu plus de vingt ans et que je berçais dans ma chambre de glu, que je suçais, que je mordais au nez et qui avait la consistance idéale. Rien d'autre ne m'a appartenu dans cette porcherie construite au bord du fleuve, sur terre sablonneuse. Les meubles y avaient une odeur sinistre, pareille à celle de la vase. Il n'y eut de blanc que les colombes et les chemises de Simon.

Sous la maison couraient les galeries, les vieux souterrains.

Mais moi je n'aime que l'herbe qui pousse au ras de terre avec jamais plus de dix centimètres de racines suçant le limon. Je ne visiterai pas les caves ni ne fouillerai les ordures qu'on y a entassées ; non plus les combles lumineux et fragiles. Je demeure sur le pré.

Il ne faut pas visiter les greniers ; ma sœur y a un jour grillé avec ses livres d'école et ses animaux. Il ne me reste aucun cheveu de sa tête chérie, aucun cil, aucune dent, pas la moindre couronne, pas le plus petit ruban. Le soleil filtré par la loupe de la tabatière avait mis le feu au papier, au tissu, puis au bois, et l'enfant n'a rien vu et s'est laissé surprendre sans même avoir eu le temps de se dresser, assise pour toujours parmi le feuillage des flammes, dans la profonde forêt de la terrible fournaise, recroquevillée au centre de la pièce, les genoux levés, les jambes écartées ; sans même avoir eu le temps de crier, comme crient les singes à l'assaut des cultures, les bêtes qu'on libère, les pourceaux heureux

se répandant sur les prairies. Et le feu a mangé ses os, a aspiré sa salive et sa bile. Un essaim de mouches à ses lèvres. Personne ne me caressera le front quand je serai malade.

Le thé bouillant est très mauvais pour l'œsophage qu'il brûle et ravage irrémédiablement, mais il me désaltère si bien. Le thé froid est amer et pourrit dans l'estomac qu'il encombre comme une pierre pesante ou un brouet noir, mais il me désaltère si bien.

Moi, je joue avec les débris qu'ils m'ont laissés comme un trésor. J'ai retourné la maison de fond en comble et je n'ai rien trouvé, et rien ne m'a été révélé, que des ordures qu'ils entassaient pour moi.

Je joue avec la boue, je m'enivre de fumée.

Je ne serai plus gentil avec les enfants qui viennent dans mon jardin en juillet et en octobre, attirés régulièrement par la maturité des fruits, des cerises, des pêches et des poires ; je ne leur offrirai plus de liqueur ; ils n'auront plus droit au gâteau de Papouasie.

Je ne me souviens que d'un animal qui criait lorsqu'on lui pressait la poitrine et qui vomissait des perles colorées. De très près, on s'apercevait qu'il ne s'agissait en aucune façon de perles, mais bien de petites toupies, petits fuseaux, coquilles de nymphe, cocons creux, les petits papillons et les

mites, les mouches et les sphinx qui n'avaient pas fait long feu dans les entrailles de ma bestiole. Et ma petite sœur traînait une grosse sacoche en peau de bête ; elle aimait les bêtes à beau pelage, les tigres assis, les léopards bondissants ; elle élevait des chats au grenier. Ma petite sœur ravageait le jardin.

Je fus en Afrique, dans la région des lacs où je tuai et dépouillai plus de mille antilopes et gazelles, plus de cinquante félins, dont j'ai ramené dans mes bagages les peaux séchées, les cornes spiralées, les cornes annelées et les meurtrières canines et les tranchantes incisives, trophées que mangent les parasites dans les coffres métalliques, les malles entreposées dans mon éternelle demeure, villa au fond des jardins, en haut des escaliers. Je fus en Afrique dans la région des lacs.

Voici ma petite sœur qui traverse la cour, qui escalade l'échelle, qui disparaît dans le poulailler, qui réapparaît couverte de paille et de plumes, qui est plus soyeuse qu'un oiseau, voici ma petite sœur au cou blanc, aux jambes toujours sales, à la culotte de coton, qui rit et qui chante, perchée sur le toit et qui jette des pierres lorsqu'on lui adresse la parole, lorsqu'on la regarde avec trop d'insistance ou bien qu'on passe dans la cour, la voici assise dans le carré d'asperges, ou à genoux dans les fleurs, ou à quatre pattes au milieu des fougères, qui cherche des lombrics, et la voici qui pêche dans le bief et qui attrape deux anguilles qu'elle jette vivantes à ses chats ou qu'elle enferme dans la cage des serins afin de les apprivoiser, ou qu'elle transporte